

« La goutte »

Patricia Belzil

Number 49, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1988). Review of [« La goutte »]. *Jeu*, (49), 199–201.

se dire contre la vertu?

Dirigés par André Brassard, les quatre comédiens ont réussi à créer ces personnages qui auraient pu prêter flanc à la caricature. Dominique Quesnel, par exemple, est une révélation dans le rôle difficile d'Isabelle. Elle doit, à la fois, faire croire à une enfant quelque peu débile et à une jeune femme en pleine découverte de sa vie. Le jeu de Louise Saint-Pierre est très sûr; doté d'un sens de l'humour assez cynique, qui procure d'ailleurs de bons moments au spectateur, son personnage de Martine, la soldate lesbienne, est celui qui a su le mieux se trouver un équilibre personnel. On ne peut en dire autant des personnages de Catherine et de Luc. La première, l'aînée et la tutrice, interprétée par Anne Caron, doit se débrouiller avec son instinct maternel déplacé et ses frustrations; tandis que Luc, bien rendu par un Roy Dupuis fragile, s'enfoncé et se perd dans ses fantasmes.

André Brassard a fait jouer ces personnages dans une espèce de carré, non de sable, mais de haricots noirs et blancs (!), délimité par de larges bandes de bois noir où étaient dissimulés les accessoires. C'est donc aussi par leur démarche entravée que les personnages manifestent leur peine, se heurtent et tentent désespérément leurs rapprochements. L'image est claire et efficace. Ce trou noir dans lequel ils s'enfoncent illustre bien le guépier qu'est leur passé. Mais vient s'ajouter à cette image celle du coffret. En voyant ce décor, j'ai pensé au coffre de bijoux laqué noir de mon enfance, qui laissait voir, quand on l'ouvrait, outre ses coussinets moelleux, une danseuse tournoyant au son d'une petite mélodie. Ici, la danseuse est espagnole. Elle trône au milieu de la table noire (cachant un piano, d'où surgira la musique) comme au centre du coffret, au centre de l'univers de la mère amoureuse du bel Espagnol, et donc au centre de l'univers de ses enfants. Cette boîte à musique, à bijoux, à souvenirs, ce coffre, petit, donc à la fois sécurisant et étouffant, est le lieu parfait pour ce drame

où la famille, même sans la mère ou à cause de son absence, devient un centre d'attraction magnétique, une cellule vitale, un refuge en même temps qu'un piège asphyxiant.

La mise en scène de Brassard, fondée sur un jeu enferré qui permet distorsions et grossissements, particulièrement réussi dans ce décor-objet, donne du texte de Michel Marc Bouchard une lecture symbolique qui en amplifie la portée.

louise vigeant

«la goutte»

Texte et mise en scène de Joël da Silva. Musique: François Paré, assisté du groupe; décor: Martin Boisjoly; costumes: Monelle Péloquin et Mathilde da Silva; éclairage: Jacynthe Marceau. Avec Jean Régnier, François Paré, Denise Bellemare et Marie-Hélène da Silva. Production du Moulin à Musique présentée au Centre Calixa-Lavallée du 12 novembre au 10 décembre 1988.

quand les enfants rient

Les créateurs de spectacles pour enfants ont affaire à un public aussi intègre que démonstratif: à coups de rires francs ou de «chouou», avec une éloquente unanimité, il signifie son appréciation. C'est ainsi que l'on doit convenir de la réussite de *la Goutte*, une production du Moulin à Musique qui a conquis sans conteste ses petits juges.

Formé de musiciens-comédiens, le Moulin à Musique crée des spectacles qui stimulent chez les enfants le sens du rythme et de la musique, et qui les initient aux différents genres musicaux, tout en les amusant, bien évidemment. À cette intention, l'histoire de *la Goutte* est celle d'un compositeur à qui l'inspiration fait défaut, alors que la directrice autoritaire de la salle de concert attend sa symphonie pour le soir même. Tout au long du spectacle, le bruit d'une goutte (qui coule mystérieusement dans la maison du compositeur) vient comme un leitmotiv



Devant le plombier et le compositeur (François Paré et Jean Régnier) défilent deux «musiciens de chambre», au corps surmonté d'immenses oreilles. La scène finale de *la Goutte*, du Moulin à Musique.

marquer l'écoulement implacable du temps et contribue à augmenter l'angoisse du compositeur.

Comme on s'y attend, le bruitage et la musique tiennent avantagement la première place: la conception musicale de François Paré est de toute beauté, et le bruitage efficace et sans répit. Toutefois, la kyrielle de bruits saugrenus, qui entretiennent le rire des enfants, sont là aussi pour revendiquer leur potentiel musical. En panne d'inspiration, le compositeur imagine intégrer à sa symphonie les bruits quotidiens (celui du taille-crayons, la chanson italienne qu'entonne à tout bout de champ son plombier¹).

Comme on s'y attend un peu moins, l'air de jeu — limitée de chaque côté par un réflecteur acoustique et équipée de micros, de tabourets et d'une petite loge au fond de la scène pour le percussionniste — est essentiellement utilitaire en ce qui concerne les éléments musicaux. Seule une charpente structure l'espace de façon minimale, et les

enfants sont invités à imaginer la maison du compositeur. À cet effet, le spectateur suit trois personnages-musiciens (ce sont les «musiciens de chambre», vêtus, à la lettre, de robes de chambre) qui décrivent les lieux, commentent l'action, et la scandent au son de leurs instruments. Ils ne laissent rien passer, suivent pas à pas les gestes du compositeur, ses états d'âme, ses coups de génie et ses angoisses. Ce procédé épargne aux petits les longues tirades lassantes, et assure la communication des émotions à coups d'aigus et de graves.

D'ailleurs tout, dans ce spectacle, est conçu pour entretenir l'attention toujours précaire des enfants. Et ça défile, en effet: blagues, enchaînements musicaux et pointes que se lancent les personnages (et que seuls les adultes dans l'assistance saisissent, m'a-t-il semblé). Cette belle cadence, qui fait appel — et confiance — à la vivacité des enfants, est appréciée: en retour, les enfants ne trépignent pas d'impatience pendant les scènes plus explicatives et plus statiques.

Pour le bonheur des enfants — et le nôtre — les créateurs de *la Goutte* donnent leur petite leçon de musique mais sans autre volonté didactique, sans s'encombrer de

1. L'air est exécuté en faux italien, au son, et devient alors, pour les adultes dans l'assistance, la partie la plus drôle du spectacle.

leur inculquer les «bonnes valeurs», de rigueur dans les spectacles pour enfants. Rien d'ennuyeux de ce genre dans *la Goutte*, et je me suis même réjouie d'y trouver un humour fin et intelligent.

patricia belzil

«lucy loves me»

Texte de Migdalia Cruz; traduction: Louise Ladouceur; mise en scène: Lorraine Pintal; régie: Guy Côté et Yvon Baril; éclairages: Stéphane Mongeau; bande sonore: Guy Lemire. Avec Jean-Pierre Bergeron (Milton Ayala), Sophie Clément (Cookie Rodriguez) et Annie de Raïche (Lucy Rodriguez). Lecture publique présentée par le C.E.A.D. au Théâtre d'Aujourd'hui, les dimanche et lundi 25 et 26 septembre 1988.

toute la poussière qu'il peut y avoir

C'est lors de l'échange annuel entre le New Dramatists de New York et le Centre d'essai des auteurs dramatiques de Montréal que j'ai eu l'heureuse occasion de découvrir, en septembre dernier, la jeune auteure Migdalia Cruz. Diplômée de Columbia en études théâtrales, elle est née dans le Bronx de parents portoricains et connaît donc la réalité des ghettos hispano-américains de façon empirique. *Lucy loves me* (le titre n'est pas encore définitif) demeure cependant, selon ses dires, le texte dramatique le moins hispanisant de son répertoire. La pièce a d'abord été créée au INTAR Hispanic Playwrights-in-Residence Laboratory par Maria Irene Fornes, mais c'est au Théâtre d'Aujourd'hui que nous avons pu assister à la lecture publique de la traduction française de Louise Ladouceur, dans une mise en scène de Lorraine Pintal. Les représentations étaient suivies d'une discussion avec l'auteur.

Il s'agit d'une pièce en deux actes. Minimale, remplie de symbolisme, elle offre des possibilités dramatiques exceptionnelles. Trois personnages denses, chargés à bloc de tendresse mais hantés par la violence et la

névrose, se partagent difficilement l'espace d'un discours social stéréotypé qui n'offre en appât que le gouffre du non-dire quotidien. Magnifiquement incarné par Jean-Pierre Bergeron, un jeune homme au bord de la trentaine, Milton Ayala, entre en contact avec le monde extérieur par le biais d'une jeune livreuse de pizzas de vingt-cinq ans, Lucy Rodriguez, jouée avec certitude par Annie de Raïche. La mère, Cookie Rodriguez (une Sophie Clément parfois chancelante), habite un passé qui la maintient hors d'elle-même dans une gloriole minable et rend son existence présente (ou ce qui en reste) à toute fin pratique caduque. Presque toute l'action, qui se déroule en deux soirs consécutifs, a lieu dans l'appartement des deux femmes, un «trois-pièces» dont la décoration imite le style colonial. Seules les première et quatrième scènes du premier acte se passent dans le studio plutôt nu de Milton.

Dans le communiqué de presse, on pouvait lire cette présentation: «*Lucy loves me* est une comédie noire pour un étrange ménage à trois: une fille fataliste, une mère «chanteuse à tripes» et un homme troublé qui bégaye en offrant des fleurs.» En tenant compte des impératifs de ce type de présentation, c'est dire trop et trop peu à la fois. Va pour une mère «chanteuse à tripes» et un homme «troublé» (ce dernier mot, superbe pour la circonstance, indiquant bien sûr le bouleversement et la perte — ou l'absence — de lucidité). Mais décrire Lucy simplement comme une «fille fataliste» me semble une garantie d'exactitude parfaite à l'excès. Oui, elle ressemble bien à ce Turc qui, dans *Salammô* (Flaubert), pense que faire beaucoup ou rien pour l'humanité revient au fond à la même chose. Oui, selon elle, tout est toujours fixé par le destin, cette certitude lui procurant du reste la confiance aveugle dont elle a besoin pour endosser les responsabilités de sa profession: «Tu sais comment ça peut te ruiner une soirée de pas recevoir la pizza que t'as demandée. Tu peux te retrouver avec rien à manger, obligée de sortir. C'est ça que je leur évite. Je leur évite de voir les autres pis d'être vus par les